TEXTE : **EMANUELE FONTANESI**
PHOTOGRAPHIE : **EMANUELE FONTANESI**

ART FURIEUX

ENTRETIEN AVEC L'ARTISTE **THOMAS LÉLU** ET LE COLLECTIONNEUR **CHARLES RIVA**

Le collectionneur Charles Riva nous reçoit chez lui à Bruxelles au milieu de ses œuvres alors qu'il vient d'acquérir une pièce de l'artiste français hyperactif Thomas Lélu. Discussion croisée entre les deux protagonistes à propos de jolies filles, de belles voitures et de 50 Cent.

Intersection : On commence par une question très simple adressée à Charles. Où pensez-vous accrocher l'œuvre de Thomas Lélu ?
Charles Riva : J'aime créer une sorte de dialogue entre les œuvres. Dans mon salon, il y a une toile de Steven Shearer avec un *car crash*, donc je pense mettre le capot de Thomas dans mon bureau, pas très loin de cette œuvre, à côté d'un Pistoletto et d'une photo de Mapplethorpe.

Inter : Thomas, ton travail se rapproche plus d'artistes américains comme Steven Parrino, Dan Colen ou Richard Prince que des artistes français. Je voudrais d'abord savoir si tu es d'accord avec ça. Pourrais-tu aussi évoquer tes influences ?
Thomas Lélu : Mes influences sont principalement anglo-saxonnes, tant en ce qui concerne l'écriture que les arts plastiques. Cela dit, mes premiers coups de cœur ont été pour Kokoshka et Klimt, des Autrichiens. Encore aujourd'hui, je reste très sensible à un certain art brut typique de l'école de Vienne, une esthétique un peu trash, et oui, les artistes que tu cites sont ceux que j'affectionne…

Thomas Lélu, *Ester - 2014*
Impression numérique sur capot
1600 x 1300 mm

Inter : On constate l'influence d'une certaine culture populaire au sens large, mais aussi d'artistes qui se sont intéressés au changement advenu avec le capitalisme d'abord, puis avec la naissance de la culture de masse ensuite. Charles, qu'en penses-tu ?
CR : Je suis un amant des voitures au premier degré, des voitures de sport mais pas seulement. J'ai une vraie fascination pour ça.
TL : Oui, les voitures et les jolies filles des années 70.
CR : On a été nourris de publications que je définirais comme érotiques : Lui, Playboy, New Look…
TL : Les filles n'étaient pas retouchées, on voyait leurs petits défauts, leur peau, leurs poils pubiens. Je suis vraiment nostalgique de cette époque.
CR : Avec les capots de Thomas, c'est un peu tout cet imaginaire qui ressort.

Inter : À propos de femmes et de voitures, que pensez-vous de la question du regard dans ces œuvres ? Il y a un vrai court-circuit entre l'ici du capot et l'ailleurs des regards, et d'une manière plus générale entre les codes du désir.
CR : Le capot, symbole de la puissance masculine, est ici colonisé par le féminin.
TL : L'envie était de faire se rencontrer le fond et la forme. Renforcer l'évidence du cliché, poser l'image à laquelle on s'attend le plus sur le support auquel on s'attend le plus. Ce sont deux évidences qui se confrontent en laissant le spectateur face à sa propre interprétation.
CR : C'est aussi une très bonne idée ! Personne n'y avait pensé auparavant. Il y a un écart entre les actions de Prince, son recyclage, et toi qui en collant cette image au capot crée un *ready-made*. Ça produit un relief, ça sort de la bidimensionnalité de l'image.

Inter : Thomas, pour toi ces capots représentent-ils un espace neutre ou colonisé par une femme émancipée ?
TL : Les pièces ne fournissent pas de réponses, mais elles posent des questions sur le masculin et le féminin. En règle générale, les femmes ont un peu plus de pouvoir dans nos pays, elles sont plus indépendantes et les hommes remettent leur masculinité en question.

Inter : L'exposition s'intitule *Tendre violence*. Depuis son invention, la voiture est synonyme de violence plus ou moins explicite, par exemple chez César, Warhol ou Ballard. Quel rapport ces pièces entretiennent-elles avec la violence ?
TL : Même si j'ai appelé l'exposition *Tendre violence*, pour moi la voiture est plus synonyme de liberté. La notion de violence concerne plutôt le processus qui consiste à apposer brutalement l'image d'une belle femme sur un capot de bagnole. Ça, c'est violent.

Inter : Charles, comment choisissez-vous vos œuvres ?
CR : Je suis passionné de sculpture. Au début, je collectionnais des dessins parce que j'ai grandi dans une famille de dessinateurs : mon père était architecte et ma mère peintre. Au fil des années, j'ai fini par préférer la sculpture. Paul McCarthy, Sherrie Levine… Ce que j'adore dans la sculpture, c'est le fait que les œuvres peuvent être contemplées en trois dimensions. On peut tourner autour.

Inter : Thomas, tu es avant tout un artiste de l'image. Ici, tu te diriges doucement vers l'objet en volume.
TL : Oui, en effet, je voulais donner du volume à l'image. Quand je manipule des images, je cherche toujours à susciter un dialogue, à sortir les images de leur fonction première. Ici, je me suis intéressé à l'image qui devient sculpture ainsi qu'à l'objet qui devient cadre de l'image.
CR : Ce que je trouve très intéressant, c'est d'avoir remis certaines pièces de la voiture sur l'image, de jouer sur l'idée du volume, et même du collage.

« La notion de violence concerne plutôt le processus qui consiste à apposer brutalement l'image d'une belle femme sur un capot de bagnole. Ça, c'est violent. »

Inter : Thomas, ton œuvre dissimule-t-elle plus ou moins une critique de la société de consommation ?
TL : Pas vraiment. Je ne revendique pas de position politique à travers mon travail. Je préfère poser des questions. Je pense qu'une bonne œuvre doit déranger, susciter un trouble. Il s'agit d'un assemblage de formes qu'on n'a encore jamais vu, un monstre en quelque sorte.

Inter : Charles, qui sont les artistes que tu collectionnes plus particulièrement ?
CR : J'ai ouvert ma collection en 2009, principalement avec des œuvres d'artistes américains, mais je m'intéresse aussi à certains artistes français, dont Thomas Lélu ou encore Philippe Parreno. En ce moment, j'aimerais acquérir une pièce de Claude Lévêque, j'aime beaucoup son côté punk. En fait, Thomas est le troisième artiste français que j'intègre à ma collection.

Inter : Charles, est-il vrai que tu as loué des voitures à des rappeurs américains il y a quelques années ?
CR : Oui, c'est une histoire amusante… Ça date de l'époque où je possédais une compagnie, la RM Prestige. J'ai eu la chance de travailler avec des rappeurs comme 50 Cent, Wycleaf, Snoop Dog… Je me suis rendu compte qu'ils se baladaient dans de vieilles Lincoln. C'était vraiment pas possible (rires). Je me suis dit qu'il fallait amener un peu de luxe à ces gens. Je leur ai donc proposé de louer des Rolls-Royce Maybach pour tourner leurs clips vidéo et pour leur usage personnel. Ils sont devenus dingues ! Des Rolls pour eux, et des Mercedes pour les gardes du corps. Une autre époque. ●